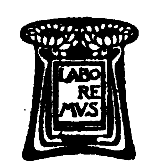


G. JEAN AUBRY

Essai sur Jules Tellier

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE DE FRANCIS DE MIOMANDRE



PRIX DEUX FRANCS

PUBLIÉ CHEZ E. SANSOT ET Cie
ÉDITEURS, 53, RUE SAINT-ANDRÉ
DES-ARTS, A PARIS, EN MCMIV

ESSAI SUR JULES TELLIER

DU MÊME AUTEUR :

Les Mains d'Ombre et de Lumière (poèmes).

EN PRÉPARATION :

Camille Mauclair (essai critique).
Velléités (roman).

G. JEAN AUBRY

Essai sur Jules Tellier

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE DE FRANCIS DE MIOMANDRE



PRIX
DEUX
FRANCS

PUBLIÉ CHEZ E. SANSOT ET Cie
ÉDITEURS, 53, RUE SAINT-ANDRÉ
DES-ARTS A PARIS, EN MCMIV

Il a été tiré du présent ouvrage dix exemplaires sur Hollande numérotés de 1 à 10.

N° ____

PRÉFACE

Toutes les pensées essentielles qu'une pieuse dilection, lorsqu'elle se voue exclusivement au culte d'une âme chère et passée, fait sourdre des profondeurs de l'esprit sont venues se cristalliser dans cette étude que M. Jean Aubry consacre au plus méditatif des poètes.

Un magnétisme épars, fait de tous les souvenirs que nous lui gardions, suscité par ce petit livre, ira, composant l'image idéale d'une gloire dont sa personne terrestre négligea les manifestations grossières, galvaniser son ombre élyséenne.

A vraï dire, voici le seul essai qu'on ait jamais écrit sur Tellier. On a prononcé à propos de lui des paroles bien vagues : à elles toutes, elles ne faisaient qu'exprimer le regret de sa mort. On sentait l'émotion sans doute, mais une émotion pour ainsi dire uniquement personnelle, incommunicable, comme quand on perd un ami, alors que l'excès de la souffrance corrode et détruit le souvenir

et qu'un jour on s'aperçoit effaré que l'on pleure sans mémoire, sur une image anéantie.

Déjà le flot de la vie, chaque jour apportant avec l'écume de ses riens quelque nouvel objet, épave, trésor... à notre désir de comprendre et d'aimer, passait, submergeant toute gloire qui n'avait pas été soigneusement déposée dans l'arche durable des bibliothèques. Ce que la piété des amis de Tellier avait sauvé, reliques fragiles, allait perdre de plus en plus sa signification entière à mesure que sombraient dans l'oubli les souvenirs qui étaient leur légende. M. Jean Aubry a voulu tenter le travail d'arrêter cette dérivation irrésistible, de fixer définitivement les traits précieux du poète, d'expliquer les origines, les prolongements et les nuances de sa sensibilité. Ceux qui liront cette étude pourront comprendre la qualité de son labeur, la probité minutieuse de la documentation sous l'élégance et le charme des phrases et goûter plus encore l'intuition passionnée qui a dû pressentir les volontés comme les douleurs de l'âme de Tristan Noel et nous le montrer à sa vraie place dans notre histoire et dans notre pensée, à la fois isolé et fraternel, hermétique et cependant directeur d'âmes.

Comment sans cette intuition que crée l'amour aurait-il discerné la filiation spirituelle de Gérard de Nerval à Tellier communiant ensemble dans « L'obsession de l'éphémère » ? Comment aurait-il comparé comme il l'a fait, l'âme septentrionale et l'âme méridionale, éclairant ainsi d'une lumière révélatrice des profondeurs inattendues dans l'œuvre envisagée ? Comment aurait-il deviné à quelle bonté réelle atteignait l'âme des sceptiques et

tant d'autres vérités que ne saurait découvrir le premier regard et dont la révélation est réservée à la patience du songeur.

Je pense que tous ceux qui ne connaissent pas Jules Tellier — et la rareté des exemplaires des Reliques *excuse leur nombre — voudront le faire après avoir lu cette étude et que leur désir unanime obligera quelqu'un à éditer son œuvre complète, comme il nous est permis, grâce à la longue et persistante ferveur d'une génération de jeunes hommes tristes, de retrouver en quelques volumes Laforgue tout entier.*

Tellier ! Laforgue ! comme ces deux noms semblent destinés à se rapprocher dans un commun regret ! Comme malgré la différence de leurs paradoxes, de leur culture, de leurs esprits, leur âme fut pareille, investie de toutes parts du pressentiment de la mort et lui empruntant une beauté morale inouïe, une sourde magnificence lointaine, une angoisse mystérieuse, et terrible à nous demander nos larmes.

Tellier ! Laforgue ! cœurs sceptiques et tendres qui n'auront jamais pour les aimer qu'une foule discrète, recueillie et rare ! Nul depuis Baudelaire ne ressentit aussi douloureusement qu'eux la pointe acérée de l'infini.

Mais cette agonie, rançon de la plus noble des gloires, ne fut pas vaine. Déjà tombent un par un et rapidement dans l'oubli, les noms des artistes qui se sacrifièrent aux riens et à la fausse beauté pour qu'en rayonnent davantage ceux des amants de la souffrance humaine. Tellier fut un des plus discrets et des plus blessés.

Remercions M. Jean Aubry d'avoir écrit sur son œuvre ces pages définitives, empreintes de l'émotion sacrée que donne le regret lorsqu'il est certain de ne pas faiblir.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

A ceux que la mort surprit au seuil de leur vie, et à ceux qu'elle surprit au seuil de leur rêve, à ceux dont les soirs sont douloureux et doux de l'invisible présence d'un être à jamais disparu. A ceux qui savent le poids des fraternelles absences et cherchent dans la solitude l'occasion d'un taciturne colloque.

A ceux qui gardent des disparus, non l'inaction du seul regret, mais la vénération d'un exemple.

Et surtout aux âmes qui projettent en nous, du sein de l'infini, le rayonnement mystérieux de leur vie.



ESSAI SUR JULES TELLIER

La méditation d'un bronze solitaire dans le décor délicat et mélancolique d'un ancien cimetière converti en jardin, sous l'ombre des saules qui s'éplorent vers les banalités de gazons méthodiques, évoque désormais la haute pensée de celui qui ne fut que vingt et six années parmi nous, mais qui demeure profondément en nous-même, Jules Tellier, le poète douloureux et passionné des *Reliques*.

Il passa comme une image de songe dans la juvénile maturité de son âme « d'averti », mais son souvenir et sa pensée se gravent mieux en nous, l'on

croirait, par l'étrangeté de son destin, la suggestion de son verbe et la mélancolie de son œuvre. Il acheva de vivre à l'âge où la plupart débutent dans la vie, il mourut jeune mais vécut longuement, et si une prompte mort l'empêcha de conduire son œuvre à la perfection, un charme particulier s'y attache d'indécis, d'inachevé, d'interrompu.

*

On ne saurait céler le bonheur de ceux-là qui meurent jeunes, ayant connu les ivresses de la pensée et les vibrations des sens renforcées par l'approche de la mort et la hâte où ils sont de jouir de la volupté suprême des choses éphémères. Ils vécurent trop peu pour que leurs joies s'amoindrissent en habitudes, et la Mort toujours à leurs côtés leur ouvrit, avant de les saisir, le trésor des beautés terrestres, des douceurs humaines et des clartés spirituelles; et ce fût, sur leur âme d'enfants précoces, étrangement, un éblouissement soudain, une incandescence irréelle qui embrase et qui consume.

Ils sont ceux dont on ne saurait prononcer le nom qu'avec gravité, ceux dont la mort élargit la vie, qui

vécurent comme des hallucinations et vivent encore au fond des mémoires comme des songes chers et familiers.

Aube, tout ensemble et crépuscule, lueurs plutôt que lumières, passants si doux que l'on en cause aux soirs lourds de confidences comme de quelque morte lointaine qu'on a beaucoup aimée.

Ils surent la vie inconnue de tant d'autres, la vie que l'on pressent parfois aux aubes de joie en serrant des mains fraternelles, aux crépuscules trop rapides en regardant le jour s'éteindre aux prunelles langoureuses des amantes : et ceux d'entre eux qui voulurent silencieusement la gloire la virent venir vers eux tendre et comme maternelle, image de vie confondue à l'image de la mort.

La vie leur fut aussi plus douce, car les hommes les plus brutaux même baissaient la voix et n'osaient heurter de leur souffle cette lumière vacillante qu'ils prévoyaient bientôt éteinte.

On ne saurait céler le bonheur de ceux-là : ils prévirent la gloire sans en soupçonner les déboires et les amertumes. Ils ne surent pas les déchéances, les décadences, les décrépitudes, et si l'homme qui passe

dans la fierté de sa force d'adulte et l'orgueil de sa puissance de mâle dédaigne ceux-là qui sont les « faiblesses souveraines », si d'autres s'éplorent devant la mort de ces sages prématurés et s'impatientent contre le destin qui ne leur permit pas de goûter les joies terrestres, si même le poète ou l'artiste, accoutumé à dire les forces de la vie, reste indifférent devant l'œuvre de tendresse et de charme de ces prédestinés, du fond de l'inconnu où ils s'en furent rejoindre les consciences déshumanisées, ils leur diront que la vie n'est pas de parler, mais d'entendre, que la vie n'est pas de frapper, mais d'aimer, que la vie n'est pas de s'agiter, mais de comprendre.

Et ceux-là qui moururent jeunes avec le désir de la gloire et la grandeur d'une sagesse étrange écoutèrent parler les puissances qui rôdent autour de nos actions et au-dessus de nos pensées. Ils aimèrent « mieux », comme en la certitude de ne pouvoir aimer « plus » : et surtout, ils comprirent dans le silence des vies graves de pensée les paroles que nous ne saurons peut-être qu'à l'heure pacifique ou douloureuse où les puissances éternelles nous viendront murmurer à l'oreille l'appel de l'éternité

et le mot qui ouvre les portes d'un inconnu que nos âmes n'entrevirent qu'à peine.

Et devant les doutes et les découragements quotidiens, on se plaît à évoquer les passagères figures de ceux que nous ne vîmes qu'un instant, et qui possédaient, on eût dit, sans recherche, ce vers quoi notre désir s'affole.

Il y a des cœurs où l'on ne peut pénétrer que très doucement et au prix de discrétions infinies.

Le cœur de ceux-là fut tel : on se sentait attiré vers eux pour une fraternelle étreinte, mais ils savaient que les liens qui les devaient unir seraient tôt brisés et ils s'éloignaient lentement comme à regret, sans orgueil, et se sachant les « âmes du destin », et le souvenir que nos âmes gardent de ces âmes passagères s'accroît encore des affections qu'on ne put exprimer, des étreintes qu'on ne put que tenter, dans la crainte de les voir s'éloigner à jamais.

Ils sont les Lohengrin venus de l'inconnu des origines humaines et qui passent avant d'avoir livré leur secret : ils sont les lumières dont on ne voit pas les sources, qui projettent sur nous leurs rayons, émanations de cette clarté que nul d'entre nous ne

possédera, sauf en quelque autre vie inconcevable encore.

Jules Tellier fut un de ceux-là ; il est un de ceux qu'il faut, non pas plaindre, mais envier.

Certes ce fut une grande intelligence trop tôt éteinte ; certains diront avec M. Anatole France. « Il est mort et un monde d'harmonies est mort avec lui. »

Il convient assurément qu'on le regrette : il est un de ceux qui ont emporté dans leur mort une part de notre vie ; sa tombe est de celles où viennent prier les moins croyants et les plus inquiets ; et du fond de nous-mêmes monte le profond désespoir de ne l'avoir pas mieux connu ; mais tout notre regret n'est que de nous-mêmes et de n'avoir pas été pour lui, nous qui passions sans y prendre garde, tout ce que nous aurions dû être, car détachant notre propre vie de son destin, et ne le considérant que pour lui-même, ne nous avouerons-nous pas qu'il n'avait nul besoin de vivre plus longtemps ; puisque les « Reliques » affirment une si profonde compréhension de la vie, qu'en eut-il compris davantage ? Le besoin de savoir et de discuter lui eut créé de ces

douleurs qu'on n'apaise point quand on atteint l'âge où les passions s'éteignent peu à peu : « Où il y a abondance de sagesse, il y a abondance de chagrin, dit l'Ecclésiaste, et celui qui s'accroît de la science, s'accroit du chagrin, » Il ne sut pas la torture de se survivre, de survivre à sa pensée ou à son amour : et s'il souffrit peut-être plus qu'un autre des doutes et des passions qu'il éprouva, il ne souffrit pas du moins du regret de ne les pouvoir plus éprouver, ce qui est la suprême souffrance.

Nous n'avons pas la joie de posséder de cet esprit supérieur une œuvre dont la perfection égale l'achèvement, mais n'avons nous pas la joie plus haute, plus au-delà de l'humaine nécessité, de savoir qu'il lui fut épargné des souffrances et des revers.

Car je songe ce soir, hélas, d'un cœur amer
Au sort humble entre tous et dur, des vieux poètes
Qui la nuit, vont asseoir sur le bord de la mer
Leur tristesse de dieux déchus des plus hauts faîtes. (1)

Si la mort intervient entre deux fiancés et ravit l'un à la grandeur de l'amour, ce n'est point tant celui qui s'éloigne à jamais qu'il nous faut plaindre,

(1) Ch. Guérin, *Le Semeur de Cendres*. XXXIII (Merc. de France).

il mourut dans l'ivresse de vivre, et le sage qui le pleure néanmoins comme il convient nous dira que la mort apparue au milieu de l'amour lui épargna peut-être le chagrin de connaître, sinon la mort de l'amour, tout au moins son affaiblissement; car le sage sait bien que l'amour n'est pas toujours éternel. C'est à celui qui reste que vont notre tendresse, notre piété, notre ferveur, car celui des fiancés qui survit à l'autre ne sait qu'une chose qui accroît et prolonge désespérément sa douleur, c'est que leur amour, si la mort ne l'eût rencontré, eut pu atteindre plus haut encore, et le sage ne pourrait affirmer le contraire.

Si bien que nous nous attristons sur celui-ci de ce qui aurait pu être, comme nous nous apaisons au sujet de celui-là, de ce qui n'a pas été.

Ainsi la mort intervint entre Jules Tellier et son œuvre; et si nous pleurons cet esprit charmant, brusquement enlevé à notre amitié et à notre admiration, peut-être envions-nous la beauté de son destin au même temps que notre tendresse pour son œuvre s'accroît du sentiment de ce qu'elle aurait pu être et de la mélancolie de son inachèvement.

Mais qu'est-il besoin d'achèvement, alors que les fragments laissés sont parfaits, ne pouvons nous dire de Tellier ce que Sainte-Beuve a dit de Pascal : « Admirable écrivain quand il achève, il est peut-être supérieur là où il fut interrompu ».

Qu'est-il besoin de fin, de conclusion : ce n'est que pour les esprits inaptes au songe que l'on conclut. « Le grand art est d'omettre », dit R.-L. Stevenson, d'omettre la conclusion surtout.

Les plus beaux drames ne sont-ils pas ceux qui ne s'achèvent que dans le doute d'une conclusion ? *Hamlet* n'est-il pas plus poignant de ne pas se conclure, poursuivant en nous la torture de sa pensée et de son ombre ?

N'est-il pas plus vivant de soupçonner que de savoir ? « Le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup », a dit Lamennais, et comme l'écrivit le grand Ibsen. « La suprême félicité n'est-elle pas de tendre la lèvre sans toucher au calice ».

*

Jules Tellier publia en 1883, à l'âge de vingt ans,

(1) *Peer Gynt*, acte IV.

une plaquette de vers, *Les Brumes*, devenue maintenant à peu près introuvable. Il la désavoua d'ailleurs à maintes reprises, encore qu'il entretint souvent ses amis de la pensée où il était de remanier et d'augmenter cette plaquette dans l'intention d'en faire un volume plus complet. Parmi ces poèmes, où se sentaient assurément la trop hâtive publication et la jeunesse de l'auteur, des vers charmants ondoyaient cependant dans leur imprécision mélodieuse.

Il nous souvient de cette pièce d'une exquise simplicité :

L'OISEAU DE LA TOUR

Un oiseau très vieux à Saint-Augustin
Niche dans la tour et chante en latin.

Après l'Angelus, après les matines,
On l'entend chanter des Stances latines.

Et dans sa chanson au fond de la tour,
Palpite et frémit un ancien amour.

La terre au printemps de fleurs se décore,
Sa chanson palpite et s'exhale encore.

Par les étés bleus, par les blancs hivers,
Il redit sa plainte au rythme des vers.

En mètres latins il chante la vie,
A son rythme lent toute âme est ravie.

Sa chanson est triste et son manteau noir :
C'est un cœur blessé qui n'a plus d'espoir.

Quand il s'éteindra, le chant solitaire,
L'oiseau qui chantait sera mis en terre.

Et tous oublieront, au temps des amours,
L'oiseau très savant qui pleurait toujours !

C'est de la même époque que datent certaines d'entre les pièces que, sous le titre *La Cité intérieure*, on a encloses au livre des *Reliques*. C'est de cette même époque que datent certaines pièces inédites que nous eûmes le bonheur de pouvoir lire et qui figureraient avec justice parmi les plus belles des *Reliques*.

A LÉANDRE

Plus d'un voudrait mourir ainsi que toi, mon frère,
Et, vaincu du destin, mais de l'oubli, vainqueur,
Laisser pour l'agrandir en cette vie amère,
En pâture à toute âme un morceau de son cœur !

Mais s'il est déjà beau, dans l'ombre et la tourmente,
D'être ardent plus qu'Ajax à lutter dans le jour,
Pour conquérir la gloire adorable et charmante,
C'est peu que ta grandeur à qui n'a ton amour.

Et comme il faut encore à ton heure suprême
Le nocturne flambeau par l'amante apprêté,
Comme il faut qu'on te cède, et comme il faut qu'on t'aime,
C'est peu que ton amour à qui n'a ta beauté !

Ah ! tu mérites moins la plainte que l'envie,
Jeune homme aimé des dieux qui, sous ton ciel lointain,
Connus tout ce qu'on peut devoir en cette vie,
De bonheur à l'amour, et de gloire au destin !

Combien avaient aussi ta force et ton courage,
Qui, nul amour n'étant venu pour les saisir,
Mourront un jour d'ennui sans quitter le rivage,
Pauvres grands cœurs perdus à qui manque un désir !

Et combien ont voulu braver dans la nuit sombre
Le grand frissonnement de l'immense tombeau,
Qui vont cherchant sans fin leur but qui fuit dans l'ombre,
Pauvres nageurs errants à qui manque un flambeau !

Détachons encore d'une longue pièce fort belle, qui porte comme titre *La mort de Léandre*, ces quelques strophes qui la terminent :

Il suivait son destin, diront les voix des sages,
C'est l'amour, égoïsme à deux, qui l'a poussé,
L'homme a ses passions, le vent a ses orages,
Et l'un est aussi fou que l'autre est insensé.

Que nous fait son bonheur suivi de ses alarmes !
C'est par besoin qu'il s'est dévoué pour Héro,

Aimé d'une autre il fut resté sourd à ses larmes
Et ce cœur innocent l'aurait eu pour bourreau !

Laisse-les dire, enfant ! l'Illusion existe.
Jamais en le portant tu n'as vu son lien,
Oui, tout est vain : tu fus comme nous égoïste,
Mais qu'importe après tout si tu n'en savais rien ?

Ah ! ton âme à jamais coule en cette onde amère,
Ton immortalité pare ces flots ingrats,
O le plus grand dupé de la grande chimère !
O le plus fier vaincu des sublimes combats !

Puisque la mort lui interdit de réaliser l'espérance où il était de remanier les *Brumes,* il convient de ne considérer Jules Tellier qu'en ces deux volumes dont les titres sont inscrits au granit de sa stèle commémorative : *Nos Poètes* et les *Reliques,* où son âme se révèle telle qu'elle fut dans la mesure où le miroir des mots peut refléter le visage des âmes.

Certains professent pour *Nos Poètes* une estime particulière ; à vrai dire, ce livre n'apparaît pas en son ensemble de beaucoup supérieur aux volumes de critique superficielle qui paraissent au cours de chaque année, et néanmoins il renferme des pages charmantes en leur forme et profondes en leurs pensées.

Il est fâcheux que toutes les pages de ce volume n'aient point le charme et la valeur des quatre études du début sur Leconte de Lisle, Banville, Sully-Prud'homme et Coppée.

Il faut se souvenir aussi que l'étude sur Verlaine fut audacieuse en son temps, car elle est antérieure aux articles de M. Jules Lemaître du *Figaro* et parut au *Parti National* à une époque où nul n'osait parler de l'auteur de *Sagesse*.

Cela témoigne d'une ferveur particulière pour la poésie, n'eussions-nous même pour nous en persuader l'affirmation de la préface :

« En vérité quiconque a fait seulement tenir sur pied dix bons vers, celui-là n'eut-il d'ailleurs, comme il arrive, ni bon sens, ni d'idées, ni d'esprit, m'apparaît encore parfois comme un être privilégié aux cheveux ceints d'une auréole et au front marqué d'un signe. »

Le style de ce livre est exquis de souplesse et de grâce ; la phrase est spirituelle très souvent, toujours claire et très pure, un charme particulier s'y dégage du mélange d'une antiquité approfondie et d'un modernisme très intime. Cela donne une vibration

très spéciale que d'évoquer Silius Italicus au sujet de Victor Hugo ou Rutilius Numatianus à propos d'un écrivain parnassien, lorsque ces rapprochements ne portent point l'empreinte du pédantisme, mais sont le témoignage d'une âme passionnée dont l'érudition accroît et précise le désir d'analogies.

Des nécessités de librairie imposèrent à Tellier des nomenclatures où son âme n'eut pas le temps de se poser, et les noms d'écrivains se poursuivent dans ce livre sans lui permettre d'exprimer le charme qu'il en éprouva. Par moments une phrase laisse pressentir comme le vestibule d'une longue suite d'idées, mais le nom qui vient heurte le plus proche et chacun trébuche sans gravité au seuil de cette voie un instant soupçonnée.

Nous savons qu'il écrivit ce livre en quelques jours, les citations même en furent transcrites de mémoire, mais le lecteur aujourd'hui ne saurait considérer cet ouvrage qu'en un sens absolu et sans prêter attention aux circonstances particulières qui le firent tel, et nous, qui connaissons quel esprit admirable fut celui qui écrivit ce livre même et y pouvons découvrir, après avoir lu les *Reliques*, les indices

certains d'une grande âme, nous ne les y trouvons pas assez évidents pour que, à ceux qui ignorent Jules Tellier, se manifeste en une clarté soudaine une figure semblable à celle de nos songes, car nos âmes s'impatientent et s'irritent en dépit de leur inaltérable piété, des attitudes où l'objet de leur affection peut s'attester inférieure à l'image suprême et vivante que grava leur fraternelle émotion.

Il est des pages de ce livre qui s'apparentent nécessairement à celles des *Reliques,* celle-ci entre autres, dans l'étude sur Leconte de Lisle :

« Si le poète invoquait autrefois la mort, c'est peut-être qu'il la craignait déjà. Pourquoi la crainte ne conduirait-elle pas à l'aimer ? Qui la craint y songe souvent et il n'est pas de songe continuel où l'on ne finisse par trouver quelque douceur. Et puis cela n'est-il pas naturel vraiment que l'idée de la mort mène au dégoût de la vie ? Qu'est-ce qu'une existence d'un jour, empoisonnée par l'horrible attente de l'instant final. Il est affreux qu'il faille mourir. Mais dès qu'il le faut et qu'on le sait il n'est pas moins affreux de vivre. Autant la mort tout de

suite, on sera délivré du moins de la torture d'y songer. » (1)

Mais ces pages-là sont trop rares, et si spirituel que soit le style, si particulier que soit le tour d'esprit, l'âme profonde de Tellier n'y transparaît pas suffisamment, et c'est cette âme que nous voulons saisir au delà des mots qui la voilent.

Le livre est une parole plus silencieuse, une parole plus près de l'âme : mais il n'appartient pas à tous les livres de nous découvrir les trésors cachés de la beauté spirituelle; il en est peu qui soient des « confessions d'âmes », le livre des *Reliques* en est une.

Ce n'est pas en la personnalité extérieure d'un « moi » qu'une âme se révèle le mieux ; à ce compte l'autobiographie triompherait : des œuvres d'une impersonnalité presque parfaite, au sens où le voulait Flaubert, nous découvrent mieux tout le mystère des évocations psychiques que les « mémoires » ou « souvenirs » des « illustres », et au travers des mots on croirait, sans attribution personnellement humaine, l'éternelle beauté du regard de Psyché transparaît.

(1) *Nos Poètes* (pages 18-19).

L'âme de Jules Tellier fut adorable ; elle sut, durant son passage parmi nous, les deux plus exquises choses qui soient : la fraîcheur sans cesse rénovée des impressions enfantines, la douceur triste et résignée des pensées de certaines femmes vieillissantes.

Elle connut de l'enfance les adorations un peu exclusives qui dispersent moins les forces affectives ; elle en eut les mystérieuses sensibilités, les tristesses presque soudaines et les joies claires ; elle en eut les songeries irréalisables ; elle sut ce que savent seuls les enfants et les poètes : rêver aux anges, « jouer en rêve autour des fontaines de la Destinée » (1), imposer aux choses à travers l'âme la grande transfiguration silencieuse (2) ; elle sut en son inexpérience même « inventer la vie ».

Mais elle connut aussi, pour avoir trop inventé la vie, la tristesse de savoir les choses sans saveur, les mélancoliques contemplations d'amours défuntes. « Il est toujours triste d'aimer quand on a passé l'âge où l'on croît l'amour éternel » (3).

(1) M. Mæterlinck, *Pelléas et Mélisande*.
(2) H. de Régnier, *Le Bosquet de Psyché*.
(3) *Reliques, Discours à la Bien-Aimée*.

Et c'est le double charme de cette âme, elle eut les profonds espoirs presque inconscients des cœurs qui ne croient plus, l'indifférence hésitante pour la vie que l'on sait décevante et l'indestructible admiration pour la Beauté formelle ou profonde ; elle ignora les haines qui grandissent aux cœurs des hommes déçus ; elle se berça dans le scepticisme bienveillant de ceux qui rêvèrent la vie très belle sans y avoir jamais vraiment cru, de ceux qui regrettent parfois le passé mais qui ne voudraient pas cependant recommencer la vie.

« Ceux d'entre nous qui ont le sens de la fuite des choses et l'obsession de la mort certaine, le nouveau les attire peu ; mais ce qu'ils ont aperçu une fois, ils ne peuvent se faire à l'idée de ne le retrouver jamais. Ils ont moins la passion de voir que de revoir (1).

Puisque c'est là qu'il faut descendre
Gémir pourquoi, pourquoi prier ?
Mal et bien font la même cendre
Au fond du même cendrier. » (2).

(1) *Reliques, De Toulouse à Girone.*
(2) *La Cloche Illustrée,* n° du 13 Mars 1886.

Cette âme eut tout ensemble le charme de ce qui va naître et la mélancolie des choses mi-fanées, ondulance captrice presque indicible, irréelle apparence où afflue une vie insoupçonnée.

Tellier n'est plus pour nous ce grand garçon un peu las, au sourire si particulier, aux yeux si creux qu'ils semblaient être conformés uniquement pour regarder au dedans ; ce n'est plus cette voix sourde qui scandait les vers de Lucrèce ou de Lucain, de Vigny ou de Hugo ; ce n'est plus le personnage paradoxal et falot qui prit le nom de Tristan Noël ; c'est à travers les phrases si pures des *Reliques* une âme adorable et séductrice.

*

Qui de nous, ayant lu le *Discours à la Bien-Aimée* ou la *Prière,* n'en emporte en soi une impression obsédante de rêve hautain et de souffrance contenue ?... Qui pourrait, ayant lu les Notes de Tristan Noël, oublier des images ou des pensées semblables ?

« Je n'atteindrai pas l'idéal et je ne puis me retourner vers le réel. Avez-vous vu se débattre des crabes tombés sur le dos ? Ils agitent désespérément

les pattes sans pouvoir se redresser et contemplent avec effarement ce ciel lointain qui n'est pas fait pour eux ? »

« Je n'ai jamais entendu sans étonnement une marche militaire. Cette musique-là a l'air persuadé qu'il y a un intérêt à aller quelque part. »

Qui ne percevrait aussitôt l'originalité de cet esprit délicieusement paradoxal, d'une souplesse qui évoque en nous Renan ou M. Anatole France.

Car certes, c'est aussi bien à ceux-là que se rattache l'œuvre de Tellier, que l'on considère les *Notes de Tristan Noël* ou la *Cité Intérieure ;* c'est plutôt même à ceux-là qu'aux écrivains de sa génération, plutôt à ceux-là qu'aux romantiques, auxquels cependant il s'apparente, qu'il faut rattacher, dans la chaîne ininterrompue des œuvres littéraires, le chaînon mince, mais d'un or si pur et d'une ciselure si fine, que nous confia le consciencieux et précoce artiste.

Le romantisme s'offre naturellement à l'esprit dès que l'on parle de Tellier ; sa vénération pour Hugo éclate en maint endroit des *Reliques*. Certains même se sont plu à exagérer l'admiration qu'il professa pour Hugo, jusqu'à la représenter comme un culte

exclusif. Il l'aimait au point d'en pouvoir réciter des centaines de vers ; mais il en connaissait les défauts et quelques-uns de ses amis se souviennent encore de certains pastiches fort habilement faits où la manière de l'auteur des *Contemplations* était spirituellement parodiée.

Il le connaissait mieux que quiconque pour l'avoir lu, relu, et s'en être pénétré, et c'est à lui que M. Paul Meurice confia le soin de classer et de débrouiller les manuscrits du maître ; mais l'hugolâtrie de Tellier ne fut jamais que fort relative et s'il ne goûta pas Lamartine et quelques autres, ce n'est point une raison d'affirmer qu'il n'admirait que Victor Hugo.

De toutes façons, cette admiration même ne suffirait point à le faire ranger parmi les romantiques, s'il n'avait en son esprit des témoignages plus réels de sa filiation littéraire.

Comme l'a fort excellemment dit M. H. de Régnier au sujet du romantisme :

« On maudit moins la vie pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle n'est pas et qu'on lui reproche de ne pas être. Le grand grief contre elle est sa médiocrité.

« On lui en veut plus de ses désillusions que de ses maux véritables, son tort est d'être inférieure à ce qu'on imagina d'elle. » (1).

Tellier ne dit-il pas :

« Si bien que le jour où je pus enfin posséder les objets souhaités je n'en jouissais plus, ayant épuisé à l'avance, en les rêvant, tous les plaisirs qu'ils m'auraient pu donner. » (2)

Hélas, après des ans de recherche et d'attente,
Quand chacun des objets du rêve fut trouvé,
Je n'en jouissais plus pour l'avoir trop rêvé. (3).

C'est le même besoin d'échapper à la vie, par le rêve, par des constructions imaginaires d'une vie où le Destin serait toujours avec nous, dans des contrées aux couleurs plus franches, plus claires.

« Un premier caractère de l'idéal romantique, a écrit M. Paul Bourget, est ce que je nommerai, faute d'un terme plus précis, l'exotisme. » (4).

Le souci de l'exotisme hanta Tellier durant le

(1) H. de Régnier, *Figures et Caractères, Un Jeune Homme.*
(2) *Reliques, Discours à la Bien-Aimée.*
(3) *Reliques, Cité Intérieure.*
(4) *Essais de Psychologie Contemporaine,* G. Flaubert.

temps qui s'écoula entre son enfance et sa complète adolescence, certaines pages en portent une empreinte qui se poursuivit, modifiée, il est vrai, durant la brève maturité de celui qui s'acheva presque au même temps qu'il débuta.

De nouvelles influences s'exercèrent cependant à détacher Jules Tellier du romantisme.

Les romantiques, incapables d'abandonner leur personnalité pour revivre les mœurs exotiques, désireux de faire obéir la nature aux mouvements de leur âme et non point de la eonsidérer comme une force irrésistible et indifférente, se créaient un décor, toile de fond à leurs spectacles sentimentaux, et donnèrent ainsi des contrées étrangères des impressions la plupart du temps fausses.

Il ne siérait point de confondre le « faux » et « l'artificiel », et si les fabricants de fleurs fausses les désignent sous le nom d'artificielles, nous ne manquerons pas néanmoins d'appeler *fausses* les fleurs en papier ou en tulle, et nous ne saurions dénommer autrement qu'artificielles certaines variétés d'orchis ou de tulipes obtenues à l'aide de cultures complexes.

Tellier s'éloigna de la fausseté romantique, ce qui

ne l'empêcha pas d'être bien réellement un produit de culture, un esprit surchargé de lectures, « un mandarin las » ou « un rhéteur ennuyé », comme il l'écrivit. Il dirait avec Maupassant :

« Et dans la tête aussi j'ai l'âme des Latins qui est très usée. » (1)

L'influence des lettres antiques dont il s'était nourri avec amour s'exerça sur lui, aussi bien de l'antiquité grecque que de la latine, mais particulièrement de la décadence, où il retrouvait cette ténuité des sentiments et cette subtilité de la pensée qu'il rechercha toujours.

Cette culture classique lui donna assurément un sens de la mesure dans l'expression des sentiments et des pensées qu'ignorèrent trop souvent les véritables romantiques.

Une autre influence l'en devait écarter en même temps, influence plus physique, plus personnelle, plus puissante : son tempérament de septentrional, son goût pour les brumes, les brouillards.

Tout ce qui tremble ondule, et frissonne et chatoie (2)

son besoin de rêve flottant.

(1) Lettres inédites.

(2) Albert Samain, *Au Jardin de l'Infante.*

« Il doit manquer, et il manque en effet, quelque chose de trouble et de profond à la poésie des peuples chez qui le jour se lève ainsi », dit-il à propos d'un lever de soleil dans le Midi.

Cette influence ne lutte-t-elle pas à son tour contre l'élément latin de son âme ; ceci n'est-il pas une contradiction intime ?

Mais qui pourrait expliquer alors ce sentiment contradictoire qui entraîna tant d'écrivains et d'artistes « anglais » vers l'Italie. Pourquoi Keats, Shelley, Byron, Elisabeth Browning et tant d'autres, se sentirent-ils irrésistiblement entraînés vers le sol latin, au point que certains coins de cimetières italiens semblent des « panthéons anglais ? » Pourquoi Richard Wagner déploya-t-il mieux son génie allemand en cette Vénétie où il mourut ? Pourquoi Nietzsche écrivit-il le *Gai savoir* à Gênes et *Zarathoustra* à Rome ? Pourquoi certains drames d'Ibsen furent-ils composés en Italie ? Et cependant aucune nécessité matérielle ne les y contraignait.

Y aurait-il dans l'âme de l'artiste un sens des contrastes nécessaires à la création de l'œuvre ?

L'âme septentrionale, en proie aux rêves mélan-

coliques et aux doutes, se sent-elle plus en paix dans la certitude lumineuse que donne le soleil aux lignes et aux contours des horizons méditerranéens : qui nous le dira ? Et c'est ainsi que malgré sa culture latine et son amour profond pour les visions ensoleillées, Tellier écrit :

« J'ai rêvé que ce serait une chose belle, douce et triste qu'une terre où il ferait toujours nuit. »

Et s'il aime la nuit d'une passion étrange, ce n'est point en temps qu'élément de terreur et de drame romantique, ce n'est pas comme décor de l'horrible, répétant avec les sorcières de Macbeth « l'horrible est beau », ou bien évoquant quelque planche de Dévéria ou de Gustave Doré. Ce n'est pas en son sens macabre qu'il aime la nuit, non plus qu'en son sens satanique. Tellier ne goûta jamais le satanisme en Baudelaire, et ne prisait en Rollinat que le poète rustique. Il aime la nuit pour son calme, sa grandeur, son absolu repos. Il l'aime comme plus proche du royaume où s'en doivent aller peut-être au delà la vie, les âmes humaines.

Apportant au sein de lui-même un tempérament plus contenu, s'exprimant en une forme volontaire-

ment concise, il s'éloigne des « truculences » et des « morceaux » de Hugo ou de Gautier, le Gautier du *Capitaine Fracasse* ou d'*Albertus*; et s'il faut nommer ceux à qui Tellier se rattache parmi les écrivains du romantisme, c'est d'abord Vigny auquel il fait songer par la noblesse de son pessimisme, et aussi il faut bien le dire, par la sécheresse particulière de sa forme poétique; mais c'est Vigny avec moins d'orgueil et plus de souplesse.

Tellier eut été incapable des élans admirables qui traversent la *Colère de Samson* ou la *Maison du Berger* : il n'a pas cette hautaine confiance en sa sincérité, il n'a pas la Foi qui relève sans cessse la grande âme attristée de l'auteur de *Moïse*, peut-être, mais parce que Jules Tellier eut moins de passion mais plus de tendresse, nul dédain mais de l'ironie, moins de grandeur mais aussi moins d'attitudes, qu'Alfred de Vigny, il convient de l'unir à un autre de ces romantiques, un romantique sans cabotinisme et sans orgueil, que les classifications littéraires tinrent longtemps dans l'ombre, le douloureux et si particulier Gérard de Nerval.

Il y a chez Gérard de Nerval comme chez Tellier,

en outre du romantisme, un sentiment poignant qui imprime son caractère à chaque page de l'œuvre et qu'on pourrait appeler « l'*obsession de l'éphémère* ». L'un et l'autre ne purent regarder les choses sans être hantés de cette idée de passage rapide, de destruction de mort : c'est la pensée qui relie l'œuvre totale de l'admirable Leconte de Lisle.

Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? (1)

Mais si ce pessimisme leur est commun avec Leconte de Lisle, avec Vigny, de Nerval et Tellier s'éloignent tous deux de la tradition pessimiste des écrivains du dix-neuvième siècle par un sentiment profond d'humilité et de résignation.

Certes Vigny et Leconte de Lisle s'enferment en leur pessimisme ; ils se persuadent un peu plus à chaque moment que tout est vain en dehors de la mort ; mais tout n'est pas vanité cependant pour eux, puisqu'ils ne sont point parvenus à croire à la vanité de leur orgueil.

C'est l'orgueil qui dresse la *Colère de Samson* et fait hurler la *Mort du Loup*, et Leconte de Lisle

(1) Leconte de Lisle, *L'Illusion Suprême*.

exalte l'orgueil de ceux qui ne s'inclinent pas : que ce soit *Quaïn* devant Javeh ou *Hialmar* mourant le soir du combat. Gérard de Nerval et Tellier se sont persuadés que l'orgueil même est vain, et sans dédain et sans envie, sans révolte, ils acceptent la vie fatale dans la douceur mélancolique d'un nihilisme résigné.

C'est ce qu'exprimait Tellier vers 1885, dans ce sonnet inédit :

N'ayant pu rien tenter, ni vaincre mon envie
Sans espoir, sans courage et sans but, désormais
Je garde en moi mon rêve impossible à jamais,
Toute issue à sortir de ce mal m'est ravie.

C'est comme un cours plus lent du fleuve de la vie
Devant des jours sans fin, plein d'un ennui profond
En moi règnent le vide et la torpeur que font
Les vœux abandonnés dans l'âme inassouvie.

Nul ne sait le secret sous mon masque enfermé
Et qu'en ce faux stoïque ont lentement germé
Tant de désirs et tant d'angoisse et tant de rage,

Triste et morne et lassé d'avoir trop tôt vécu,
J'ai donné pour parure à mon orgueil vaincu
Un calme si profond qu'on me prend pour un sage.

*

C'est ce qu'il exprime ailleurs dans le « Discours à la Bien Aimée ».

« Car l'enfant n'y songe pas, mais le sage sait bien que le chat qu'il caresse mourra et qu'il en caressera d'autres encore qui mourront de même, et ce lui serait un tourment s'il avait pour son chat une affection plus profonde. »

Et c'est par ce scepticisme bienveillant, par ce nihilisme intellectuel, que Tellier fait songer un peu à Renan et beaucoup à M. Anatole France : il a souvent cette ironie charmante propre à l'auteur du « Mannequin d'Osier ».

« Et voilà comment le cheick Mohamed ben Sliman, pour s'être un soir assoupi dans un fauteuil Voltaire, et pour y avoir eu un songe inspiré du Prophète son patron, s'éleva sur ses vieux jours à la sagesse infinie et parfaite, laquelle, ainsi qu'il aimait à l'enseigner par la suite aux adolescents, consiste à la fois à s'étonner de tout et à ne s'étonner de rien. » (1)

« .... Et il ne fallait pas songer non plus à quelqu'une de ces histoires psychologiques, où l'on peint

(1) *Reliques.*

la douleur d'être heureux parfaitement, ou l'ennui de ne parvenir point à souffrir d'amour. » (1)

*

Il nous est impossible d'affirmer ce qu'eût été Jules Tellier, s'il avait vécu ; sincèrement, logiquement, il fut pyrrhonien, et s'il ne douta pas du charme que possèdent certaines apparences, il ne douta pas qu'elles ne fussent probablement rien d'autre que des apparences. Il écrivit à l'heure où Stendhal commençait à influencer l'âme littéraire française, c'est-à-dire à l'heure où l'évolution du sentiment dans la littérature française était parvenue au point atteint isolément par Stendhal au début du siècle.

Il écrivit au temps où les principes de la « culture du moi » commençaient à être plus nettement posés par son intime ami M. Maurice Barrès : l'évolution du « Jeune homme », qui se poursuivit à travers le XIXe siècle depuis *René* et *Obermann* pour atteindre l'altruisme d'à présent, n'était encore parvenue qu'à une notion d'individualisme plus éclairée, qui ne se

(1) *Reliques.*

traduisait alors qu'en un anarchisme actif chez certains, en un nihilisme résigné chez certains autres, comme Tellier (1).

Peut-être le développement normal de sa pensée eut-il amené naturellement la transformation de son pyrrhonisme en cet altruisme consolateur dont s'imprègnent si fortement les prodromes de la littérature tout à fait contemporaine.

Certaines notes éparses de Tellier en donnent un très vague soupçon, ainsi que certaines phrases incidentes au cours de ses chroniques. « C'est l'altruisme au contraire qui est nouveau et qui aura le dernier mot ». (2)

Nul ne sait ce qu'il fut devenu s'il eût vécu, mais assurément sa personnalité se fût dégagée mieux encore du sein des lectures qui l'oppressaient, car son mal fut d'avoir trop lu ; il ne prit plus goût aux choses réelles souvent, sinon pour les considérer comme matière à littérature.

« J'ai ce travers commun à beaucoup de lettrés de

Camille Mauclair. *Le Jeune homme littéraire au XIX[e] Siècle.*
(2) *Reliques, Le Pessimisme des Jeunes.*

m'intéresser moins aux choses qu'à leur transcription littéraire. » (1)

C'est la grande souffrance de l'artiste que cette transposition des choses, qui en fait nier la réalité objective ; c'est le mal du grand et cher Flaubert, s'attristant plus à la mort de sa *Bovary* qu'à la perte d'une de ses relations intimes ; c'est l'état d'esprit qui s'exprima un peu paradoxalement dans la phrase de l'admirable artiste que fut Stéphane Mallarmé :

« Le monde est fait pour aboutir à un beau livre. »

C'est ce que dans une de ses « Proses » dit la Bien-Aimée : « Le mal dont vous mourez, c'est de ne pas voir les choses ».

Son enfance précoce les avait vues suffisamment pour en savoir la vanité et l'amertume, pour concevoir, selon le mot de Dostoiewsky, « toute la misère d'ici-bas ».

« A l'âge où d'autres jouent à la balle j'ai grandi taciturne, occupé de chimères sombres, et à l'âge où d'autres commencent à songer à leur cousine, il se trouva que j'avais tant rêvé que le rêve avait comme usé mon âme. »

(1) *Reliques*, Proses.

Châteaubriand appelait Hugo « l'enfant sublime », qui, à son tour, appelait Rimbaud « Shakespeare enfant ». Qu'eussent-ils dit tous deux de celui que nous avons perdu et dont l'enfance fut prodigieuse, infiniment plus que l'enfance de Hugo dont l'expression n'était que d'un bon élève de l'abbé Delille ou de J.-B. Rousseau, plus même que celle de l'auteur des *Illuminations,* par sa philosophie mûre dont la précocité demeure étrange.

Doux enfants dont le cœur muet, quoique orageux,
Est plein d'un grand mépris de la course et des jeux,
Qui n'êtes plus compris tout entiers de vos mères. (1)

Ce Philippe l'Arabe au regard triste et doux,
Aux yeux d'Oriental intelligent et grave,
Qui n'avait pas encor douze ans quand un esclave
A son tour l'égorgea sans qu'il poussât un cri,
Qui savait tout d'avance, et n'a jamais souri. (2)



Tel il s'évoque par moments en la magie des vers ou le rythme mystérieux de ses « Proses » ; tel il s'évoque, âme sceptique à la fois et amoureuse, car

(1) *La Cité Intérieure, Dangers du Rêve.*
(2) *La Cité Intérieure. Princes de la Jeunesse.*

si puissante que fut sa pensée, si logique que fut son raisonnement, il ignora la sécheresse du cœur et l'aridité de l'âme, il connut ce que la vie a de meilleur pour les pensées inquiètes, la bonté, la bienveillance et l'amour.

Il fut surtout une âme passionnée. Peut-être sont-ce les âmes sceptiques qui aiment avec le plus de tendresse et le plus de douceur, elles sont mieux dégagées des sentiments quotidiens, et se résignent aux ruptures ou aux deuils pour y avoir souvent songé.

Surtout il aima la Beauté d'un amour profond, on croirait même désespéré. Partout il la chercha, dans les lignes, les formes, les pensées.

Il l'aimait d'un amour d'Hellène qui se serait retiré aux brumes septentrionales. Il eût peut-être, s'il avait vécu, réalisé ce que nous attendons à présent, l'union expressive de la beauté formelle chère à l'esprit latin et de la beauté profonde des races du Nord : cette pensée accroît encore notre intime regret.

Il aima la Beauté dans les lignes féminines, aussi bien que dans les phrases des maîtres, ou dans les ondulances rythmiques des vers remémorés. Sa pensée même fut amoureuse. Il aima tout ce que l'on

peut aimer de durable en ce monde éphémère, toute la Beauté ; il aima la vie pour ses apparences et ses rêves, il aima jusqu'à sa mort, il aima jusqu'à la Mort elle-même.

Fantôme qui nous doit dans la tombe enfermer,
Mort dont le nom répugne et dont l'image effraye,
Mais qu'à force de crainte on finit par aimer
Puisque la vie est vaine et que toi seule est vraie...

O la peur et l'espoir des âmes, bonne Mort...
O très bonne aux vaincus et très bonne aux vainqueurs,
Qui sur leurs fronts à tous baisent les cicatrices,
O des douleurs des corps et de celles des cœurs
La sûre guérisseuse et la consolatrice. (1)

Au moment où il partit pour ce voyage au retour duquel il devait s'éteindre à Toulouse, il confia à quelques-uns qu'il ferait paraître un livre, *La Mort*, sous une couverture noire rehaussée d'un filet blanc et d'un titre en blanc.

Cette intention n'était qu'une passagère expression de son état. A l'obsession de l'éphémère s'unissait en lui la nostalgie de la mort, le désir anxieux de l'anéantissement, la soif d'un au-delà auquel il semblait qu'il eût déjà appartenu, cette nostalgie qui

(1) *Reliques*, Prière.

faisait dire au pauvre Shelley : « J'ai aimé Antigone dans une autre vie ». Et c'est cette nostalgie, cette douceur triste qui fait le charme si subtil de ses vers et de ses proses, ce sens des nuances fines qui se montre dans cette très simple petite pièce que certains, aux soirs tombants sur l'âme frissonnante, aiment à se redire.

LES TROIS SOIRS

C'était un soir d'avril, sous les rameaux mouvants,
Nous nous taisions. Souvent, le soir, tu te recueilles,
Un vent frais t'effleurait comme effleurent les vents,
Et les feuilles étaient vertes comme des feuilles.

Un soir d'août très chaud, très languide et très las,
Dans le jardin, parmi les fleurs toutes écloses,
Nous nous taisions, et les lilas étaient lilas,
Et les roses étaient roses comme des roses.

Nous nous taisions, un soir de décembre, aux lueurs
Que jetait dans la chambre obscure l'âtre en flammes,
Et nos deux cœurs battaient comme battent les cœurs,
Et nos âmes étaient tristes comme des âmes.

Cela n'égale-t-il pas le charme de certaines pièces de Gérard de Nerval, un Gérard de Nerval qui aurait beaucoup lu Henri Heine ?

Les « Proses » seraient toutes à citer, ces trente pages réunies par le destin sont un chef-d'œuvre de pureté. Il en est qui font songer aux Petits Poèmes en prose de Baudelaire, pour la perfection.

« Que la vie soit pour toi comme une fenêtre du soir ouverte à l'Occident sur nulle autre chose qu'une plaine et qu'un ciel, comme une fenêtre à demi-noyée dans le flot montant du soir, entre la grande plaine brune à ce point solitaire et douce qu'elle enseigne la vanité de tout ce qui n'est pas la solitude et la douceur, et le grand ciel triste et vague dont les champs pâles sont répandus tout autour de la mélancolique ascension de l'étoile Hespérus... »

Le secret du rythme des « Proses » nous échappe, il y a là « quelque chose de trouble et de profond », comme l'a dit Tellier, qui nous émeut longuement comme en quelque sibylline magie d'une voix qui parlerait d'amour à travers le voile de la mort.

*

Il n'est juste de parler des morts que pour en dire le bien qui convient, ou plutôt il n'est permis de parler que des morts dont on peut dire des choses

douces. Laissons ceux-là dont on n'en peut pas dire disparaître dans l'oubli des inimitiés à jamais défuntes.

La mort rapidement ronge l'image des disparus que l'on néglige; que les formes de ceux qui ne surent qu'exister, mais ne surent pas vivre, s'épuisent dans le sombre entassement des jours posthumes, et plaisons-nous à remettre de temps en temps, d'un doigt discret, quelques traits aux images que l'absence estompe en nos âmes.

Aimons par delà la mort ceux qui surent toute la Beauté, puisqu'ainsi que le disait le douloureux Leopardi : « Il y a deux belles choses en ce monde, l'Amour et la Mort ».

« Il n'y a que les morts qu'on aime d'un invariable amour annobli par l'absence éternelle, sans plus ni heurt, ni tiédeur, ni malentendus. Il n'y a que les morts qu'on puisse aimer toujours. » (1)

Sur le chemin pénible et grave où s'exaspèrent les vies humaines, Jules Tellier, tu fus celui qui passe hâtivement, Tristan Noël dont le nom évoque à la fois des tristesses fatales et des cloches tintant en

(1) G. Rodenbach.

l'annonciation de quelque joie advenue ; tu ne pus atteindre à la sérénité de la joie, de l'indifférence ou de la douleur.

Tu fis ton court voyage parmi nous, accompagné de deux formes que nous ne connûmes vraiment qu'après que tu nous eus quitté, et l'une était l'Amour, dont le voile aux couleurs changeantes te laissait voir la vie un peu lointaine, flottante on eût dit, et tour à tour glauque et triste comme la mer, claire et joyeuse comme le ciel ; et l'autre était la Mort, dont le voile noir évoquait pour toi le calme adorable des nuits. Et celle-ci t'entraîna enfin bien plus tôt que nous ne l'eûmes voulu. Mais ta grande âme usée de doute et de désir ne pouvait plus soutenir l'étreignante angoisse d'aimer et de savoir.

Ainsi dans l'automne qui s'attriste de floraisons déchéantes, sur la stèle de granit dur, où le lierre évocateur des triomphes posthumes lentement monte, l'effigie de bronze, que dressèrent l'admiration et la piété de quelques-uns, regarde obstinément de ses yeux caves la chute éternelle et douloureuse des feuilles mortes que le vent sème sans cesse aux allées coutumières, restes décolorés de virides vanités, cen-

dres de passions défuntes, tandis que douloureusement les fûts des troncs se perpétuent en un effort torturé vers la sérénité d'un ciel qu'ils n'atteindront pas.

Septembre 1901. Décembre 1903.



NOTICE
BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Jules Tellier naquit le 13 février 1863 au Havre, en une maison située sur le port, 29, Grand Quai, et d'où l'on voit les allées et venues des navires. Il fit ses études au Lycée de sa ville natale, il y eut pour professeur de rhétorique M. Jules Lemaître, et y laissa la réputation d'un bon élève, *mais* d'un esprit trop indépendant. Il obtint de la ville du Havre une bourse qui lui permit de préparer la licence ès-lettres, à Caen, où il fut l'élève et l'ami du regretté Armand Gasté, professeur de littérature française à la Faculté des lettres. Jules Tellier fut successivement professeur à Cherbourg, à Constantine, à Langres, à Moissac où il se lia avec Raymond de la Tailhède qui devait être son exécuteur testamentaire. Il obtint du ministère un congé régulier qu'il employa à tenter la vie littéraire, il essaya vainement de placer dans les grandes revues et les moyennes de nombreux articles dont les manuscrits semblent avoir été définitivement égarés. Il collabora enfin aux « Chroniques » et au « Parti National » et fut chargé par Paul Meurice de classer les manuscrits de Victor Hugo. Hanté de la nostalgie du soleil et de la terre algérienne où il avait vécu quelque temps, il partit pour un voyage en Espagne et en Algérie, au retour duquel il mourut à Toulouse de la fièvre typhoïde, le 29 mai 1889. Il compta pour amis Anatole France,

Jules Lemaître, Maurice Barrès qui dédia à sa mémoire *Du Sang de la Volupté et de la Mort*, Robert de la Villehervé, auprès de qui il habita un certain temps à Moret, Charles le Goffic, le Cardonnel, le délicat Guigou qui écrivit la préface des *Reliques* et devait mourir d'un destin semblable avant la trentième année, Maurice Bouchor, Paul Marguerite qui le connut en Algérie, Gabriel Vicaire, Charles Maurras, etc.

Son buste, œuvre puissante du sculpteur Em. Bourdelle, fut inauguré dans le jardin Saint-Roch au Havre, le 28 octobre 1895, Maurice Barrès y prononça un discours que l'on trouvera dans *Du Sang de la Volupté et de la Mort*.

Il publia en 1883, les *Brumes* (Alph. Lemerre, édit.), plaquette à peu près introuvable désormais.

En 1888, *Nos Poètes* (Dupré édit.).

En 1890, parurent sans nom d'éditeur *Les Reliques*, réunies par les soins pieux de ses amis.

Il serait souhaitable que l'on put retrouver les articles et les vers que Tellier éparpilla aux diverses revues.

Je tiens à exprimer ma gratitude à M. Robert de la Villehervé, et M. Th. Vallée, rédacteur au journal *Le Havre*, amis et condisciple de Tellier, qui par leurs conversations et la mise à ma disposition de pièces inédites de leur ami défunt, m'aidèrent à humblement tenter de tracer ici cette « préparation » pour un pastel définitif d'une douce et douloureuse figure où s'imprima la noblesse d'une éternelle inquiétude et la beauté d'une inépuisable passion.



TABLE DES MATIÈRES



Imp. A. Lemercier, 6, Rue du Pilori, Niort.

